

Entre littérature et politique — De la formation des cabinets . . .

Al-Wadi (Hadith al-Wadi), 14 novembre 1934

Voilà un événement digne de retenir l'attention des gens de lettres — si seulement les gens de lettres avaient le loisir de s'attarder sur tout ce qui mérite toujours leur attention. Le grand homme d'État français Barthou s'y est intéressé dans l'ouvrage que nous avons évoqué dans un article précédent, son livre « Le Politique », où il a laissé aux lecteurs un chapitre charmant et savoureux que les Égyptiens pourraient bien lire avec plaisir et agrément — et où ils trouveraient aussi des choses qui ressemblent, à bien des égards, à ce qui se passe chez nous depuis que nous avons commencé à connaître la formation des cabinets, et depuis que nous menons une vie démocratique, authentique ou factice.

Il n'y a là rien d'étrange. Les natures humaines diffèrent, et pourtant, malgré cela, elles se ressemblent, comme le dit Ibn Khaldoun ; et ceux qui étudient les phases de la vie sociale doivent nécessairement observer à la fois les différences entre les natures humaines et leurs ressemblances, et concilier ces deux lois qui se contredisent en apparence — car c'est précisément cette contradiction qui forme la trame de cette harmonie admirable sur laquelle repose la vie des communautés.

La formation des cabinets en Égypte ressemble, dans son apparence et dans certaines de ses réalités profondes, à la formation des cabinets en France ; mais elle en diffère, d'un autre côté, de façon bien nette, car les natures et les tempéraments des Égyptiens, et les circonstances de la politique intérieure et extérieure qui les entourent, et les circonstances des partis pendant que siège le Parlement, et pendant son absence ou sa suspension, diffèrent fortement des natures des Français et des circonstances qui les entourent. Ce qui devrait le plus manifestement retenir l'attention des gens de lettres, dans la formation des cabinets, c'est cette agitation subtile et cachée qui circule parmi les aspirants ministres — ou plutôt qui rayonne du président du Conseil désigné, comme rayonne un courant fin et invisible, se dirigeant tantôt à droite, tantôt à gauche, s'avancant et reculant, ne laissant aucune maison habitée par un aspirant ministre sans y faire irruption, ou sans s'y glisser insensiblement, puis se frayant un chemin dans cette maison jusqu'à atteindre la chambre même de l'aspirant, sa pièce même, le touchant d'un léger contact qui l'éveille s'il dort, l'alerte s'il est distrait, le

détourne de son occupation s'il est occupé ; puis ne cessant de s'agiter devant eux d'une agitation suspecte, dansant devant leurs yeux une danse séduisante, jusqu'à ce que l'aspirant y fixe son regard, sa pensée, toute son attention — et voilà qu'il s'est déjà glissé en lui, insinué en lui, a couru dans ses veines comme court le sang, puis s'est emparé de son cœur et de sa raison, puis a accaparé sa conscience et son sentiment, puis l'a détourné tout entier vers lui-même, loin de tout le reste ; et il a tissé entre lui et le président du Conseil désigné des liens cachés, mais forts et solides, des liens qui ne se rompent jamais mais ne font que se renforcer et s'affermir, si l'appel parvient de la part du président du Conseil désigné à l'aspirant par la bouche d'un messenger dépêché vers lui, ou par le téléphone qui le lui porte — et ces liens ne cessent de se renforcer et de s'intensifier jusqu'à ce que l'aspirant devienne ministre ; et ils demeurent forts et ininterrompus jusqu'à ce que la formation du cabinet s'achève — et voilà que l'aspirant, en définitive, en a été écarté, sans jamais y avoir été destiné, ou sans qu'on ait jamais voulu qu'il y prenne part.

Cette agitation qui rayonne du président du Conseil désigné vers tous les aspirants ministres est quelque chose qui ressemble à un rayon électrique, portant en lui l'espoir et le désespoir, portant l'attente et la crainte, et qui est, à cet égard, la source de toute une gamme d'émotions et de nuances de sentiment, aussi bien dans l'âme du président du Conseil désigné d'où émane ce rayon, que dans l'âme des aspirants sur qui ce rayon finit par tomber, et dans l'âme des amis qui entourent le président du Conseil désigné et les aspirants. Et si la crise est grave et sérieuse, et si le cabinet qui se forme fait l'objet de grands espoirs ou de grandes craintes, alors ce rayon ne tarde pas à s'élargir et à s'étendre, jusqu'à toucher tout le monde, et à susciter dans les cœurs toutes sortes d'émotions et de sentiments.

Le président du Conseil désigné sent à peine que les pensées se tournent vers lui pour former le cabinet qu'il se met déjà à penser, qu'il le veuille ou non, à ses collègues qui travailleront avec lui — et le voilà agité, désesparé, l'affaire s'embrouillant terriblement devant lui, car ces collègues sont nombreux. Ils sont toujours plus nombreux qu'il ne le faudrait, même quand le pays est pauvre en hommes ; et les collègues ne sont pas seuls à être nombreux, les amis le sont aussi, plus qu'il ne le faudrait, plus que le président du Conseil désigné ne peut lui-même l'évaluer. Il est certain que Son Excellence Nessim Pacha a passé les années de sa dernière retraite politique sans penser à beaucoup

d'hommes politiques, et sans que beaucoup d'hommes politiques pensent à lui ; il a pu s'imaginer qu'il avait oublié ces gens et qu'ils l'avaient oublié, et il n'est pas douteux qu'ils l'avaient effectivement oublié, puisqu'il n'était ni une source de crainte ni une source d'espoir. Lui-même les avait peut-être oubliés également, occupé qu'il était de ce qui occupe tout homme retiré, les affaires de sa vie privée, ne se souvenant que de ce petit nombre lié à lui par des liens d'affection pure, ou par les liens de courtoisie qui unissent les hommes de rang entre eux.

Mais il est tout aussi certain que Son Excellence Tawfiq Nessim Pacha, regardant autour de lui un jour — un matin ou un soir — trouva sa chambre privée soudain emplie de fantômes et d'ombres ; et ces fantômes et ces ombres dansaient peut-être devant Son Excellence d'une danse étrange et ininterrompue ; et il fixa peut-être son regard sur eux jusqu'à reconnaître tel, tel et tel homme parmi les aspirants ministres ; et il se mit peut-être à les examiner d'un examen sévère et sans détour, non dépourvu d'une certaine rudesse, non dépourvu d'une certaine dureté, car cela se passait dans l'intimité, sans témoin ; et il rejeta peut-être la plupart de ces hommes, parce qu'ils ne s'étaient pas bien acquittés de l'examen.

Mais l'affaire n'en resta pas là. Comme ces fantômes et ces ombres prirent rapidement chair ! Comme l'espace autour de la maison du président du Conseil désigné se remplit rapidement d'automobiles et de voitures, et de gens accourus à pied également ! Que de cartes de visite y furent laissées ! Que de fois le téléphone y sonna !

Laissons le président du Conseil désigné — dur envers ces fantômes tant qu'ils n'étaient que fantômes, puis courtois et doux envers eux, partagé entre eux, fuyant devant eux une fois qu'ils se furent faits chair — et tournons-nous plutôt vers les aspirants eux-mêmes. Chacun d'eux pensa à Nessim dès que les journaux se mirent à parler de lui. Chacun d'eux se demanda : Nessim pense-t-il à moi, ou m'a-t-il oublié ? Nessim me regarde-t-il, ou se détourne-t-il de moi ? Nessim fera-t-il appel à moi, ou me laissera-t-il de côté ? Et chacun d'eux se prépara deux attitudes on ne peut plus contradictoires : celle d'un dévouement pur et d'un soutien sincère envers Nessim, s'il venait à l'appeler ; et celle d'une haine violente et d'une guerre acharnée qu'il déclencherait contre Nessim, s'il le voyait préférer un autre à lui. Et chacun d'eux attendit, tiraillé entre ces deux attitudes — tantôt l'espoir l'emportait et le poussait à droite, et le voilà se louant Nessim à lui-même ; tantôt le désespoir l'emportait et le poussait à gauche, et le voilà se maudissant Nessim à lui-même. Mais

malgré cela, il restait sur ses gardes en parlant, prudent en rencontrant les gens, et soulevait autour de lui une brume d'espoir qui répandait au loin la nouvelle de sa propre candidature — jusqu'à ce qu'on annonçât que Nessim allait officiellement former le cabinet, et alors, inutile de demander ce qu'il en était des cœurs palpitants, des âmes apeurées, de la lutte entre l'espoir et le désespoir, du combat entre l'attente et l'abattement, de l'agitation dans la pièce, dans l'attente d'un messenger qui viendrait, ou d'une sonnerie que le téléphone ferait retentir dans toute la maison.

Et ne demandez pas ce que Barthou dépeint, dans sa plus belle description, de ces moments d'attente : chaque voiture qui s'arrête dans la rue, ou qui y passe, est une voiture assurément venue du côté du président du Conseil désigné ; chaque coup frappé à la porte annonce l'arrivée du messenger du président du Conseil désigné ; chaque tintement de la sonnette du téléphone est un appel du président du Conseil désigné. L'attente peut se prolonger, devenir pénible, devenir plus longue et plus lourde qu'on ne peut le supporter, si bien que l'aspirant sort de chez lui et se précipite, soit directement chez le président du Conseil désigné, soit là où il pourra rencontrer quelqu'un capable, en le voyant, de le rappeler au président du Conseil désigné, ou d'attirer sur lui l'attention du président du Conseil désigné.

Le président du Conseil désigné est donc agité et désemparé parmi des collègues sans nombre ; les collègues eux-mêmes sont agités et désemparés entre la crainte et l'espoir ; les amis du président du Conseil désigné et des collègues voient tout cela et s'agitent et se troublent à leur tour ; les journaux dépeignent tout cela, et les gens lisent tout cela, et les voilà, eux aussi, en bons Égyptiens, qui s'agitent à leur tour ; et voilà toute l'atmosphère agitée et troublée, tout cela parce qu'un homme a été chargé de former le cabinet, et qu'il doit choisir ses collaborateurs parmi les ministres.

Barthou raconte à ses lecteurs des plaisanteries charmantes. Un jour, un farceur s'amusa aux dépens d'un aspirant ministre, lui annonçant par téléphone que le président du Conseil désigné le convoquait et lui offrait tel ministère. L'homme se précipita chez le président du Conseil désigné — qui n'était autre que Barthou lui-même — et à peine était-il arrivé chez le président du Conseil désigné qu'il rencontra un autre aspirant qui venait tout juste d'arriver lui aussi ; ils entrèrent ensemble, et le président du Conseil désigné les reçut, désemparé et confus, car il n'avait convoqué ni l'un ni l'autre, ni chargé personne de les convoquer.

Des deux hommes, l'un était un sénateur d'un certain âge, à l'allure grave, qui passa quelques instants avec le président du Conseil désigné, et, voyant qu'on ne lui mentionnait aucun ministère, comprit et se retira. L'autre, un jeune député, ne put supporter le silence du président du Conseil désigné, et le devança par des remerciements, lui annonçant son acceptation de participer au cabinet — obligeant le président du Conseil désigné à le remercier de cette disposition et à lui présenter ses excuses.

Un autre homme, chargé de former le cabinet, voulut s'assurer de Clemenceau, savoir s'il le soutiendrait ou l'abandonnerait — bien qu'il n'eût nulle envie que Clemenceau se joignît à son cabinet. Il se rendit un jour en visite chez Clemenceau ; et lorsque le Tigre — car c'était lui, Clemenceau — le reçut, l'homme lui dit : « Je ne suis pas venu vous offrir un poste au cabinet. » Clemenceau répondit : « Et vous faites bien, car si vous m'aviez offert un poste, j'aurais choisi la présidence même. » « Certes, dit l'homme, mais je suis venu vous consulter. » Clemenceau répliqua : « C'est un manque de goût que de troubler les gens dès le matin pour les consulter sur une affaire où ils ne désirent nullement donner leur avis. »

Nous ne manquons pas, chez nous, d'anecdotes semblables. On se souvient encore de ce ministre qui avait quitté ce monde — et du président du Conseil désigné qui l'avait convoqué, lui aussi déjà décédé —, lequel, à peine informé qu'on l'avait choisi pour un poste ministériel, se jeta sur la main du messager et la couvrit de baisers. Et l'on se souvient d'un ministre corpulent, de haute taille, à la nuque large, à la voix retentissante, qui, à peine la nouvelle lui parvint-elle, à Alexandrie, que le président du Conseil désigné l'avait choisi, se hâta d'accepter, demandant seulement quel ministère ce serait, sans s'enquérir ni du programme du cabinet, ni de ses collègues et collaborateurs. Un ami nous a parlé d'un ministre corpulent, de haute taille, à la nuque large, à la voix retentissante, à l'esprit étroit, qui, à une certaine époque, exerçait dans un cabinet restreint et persécutait certains fonctionnaires.

Lorsque le fonctionnaire, excédé de cette persécution, demanda à un ancien président du Conseil de lui prêter sa voiture et s'en fut avec elle jusqu'à la maison du ministre, il lui confia, en le rencontrant, qu'un tel le recommandait pour le prochain cabinet — et il n'est pas besoin de demander avec quelle considération le ministre traita désormais ce fonctionnaire, le remerciant et l'entourant d'attentions dès le lendemain. Mais la mort emporta son cabinet avant que le nouveau ne fût formé, et nul ne songea plus au ministre trompé.

Si les gens se permettaient d'écrire et de publier tout ce qu'ils savent des épisodes comiques qu'a suscités, et que continue de susciter, la formation du cabinet de Nessim Pacha, ils divertiraient longtemps leurs lecteurs — mais la pudeur, la retenue et le respect du rang des personnes l'interdisent, et en empêchent la publication.

Puissent donc ceux qui savent tout cela le consigner dans des mémoires privés — car l'histoire n'a pas à être toute entière sérieuse ; il est même bon qu'elle contienne de quoi faire rire et de quoi distraire. On nous dit que nous entrons dans une vie démocratique — et à quoi bon la démocratie, si les gens ne peuvent rire de leurs politiciens et de leurs ministres ?

Taha Hussein

Al-Wadi, 14 novembre 1934.